

FAIT D'HIVER

1939.

Vendredi JANVIER 17 heures :

La SIMCA, dont les portières sont timbrées au bouton du vieux RALLYE-MELLEIN, attend, rangée, le long du trottoir, 54 rue Fondaudège; la SIMCA connaît les usages; elle attend et sait attendre, quinze bonne minutes; une apparition: Bonjour Titi, bonsoir Roger, je suis prêt; par l'huis de la porte entr'ouverte, le passant peut apercevoir, rangés dans le couloir, les divers colis qui vont prendre la route des Landes; les bottes que leurs lourds embauchoirs rendent doublement pesantes, les divers sacs aux encombrantes bœuilles qui seront bientôt allégées, les paniers contenant le "harnois de gueule" les vêtements de rechange, que sais je encore! La Simca attend toujours; mais elle ne perd rien pour attendre, la "pôvre" elle si petite, d'apparence si frêle et pourtant si puissante, que va-t-elle recevoir comme chargement, cette libellule aux reins d'acier! Ça y est, tout rentre et est rangé avec tellement de méthode qu'il y aurait encore place ..... pour une poupée en caoutchouc.

\*  
"Je dis bonjour à MIETTE, et je reviens": ah! ce bonjour ou plutôt cet au revoir, au revoir dans deux jours, au revoir du jeune ménage dont le foyer est égayé de deux jolis petits yeux bien bleus! au revoir plein de recommandations de toutes sortes et peut-être aussi de reproches? - "Une cigarette, Roger" un coup de démarreur et l'on part d'un cœur joyeux; l'octroi: Venator teneros conjugis immemor" ainsi que le chantait ce brave Horace grand veneur des temps anciens! Une légère brume que traverse aisément le feu violent des phares - Léognan, Saucats, Villagrains, Hostens, où l'on salue au passage le lieu d'un hallali retentissant où la chienne Mélopée fut pour quelque chose (les honneurs à Monsieur Ch. P.) Mano-Belhade, Sore, plein des souvenirs de jours si heureux passés auprès d'un grand maître es-vénèrie, ami très cher, trop tôt disparu! Voici enfin les lumières de la ville lumière LUXEY, et puis ... et puis au bout d'une avenue qui n'a de celle-ci que le nom: BOUHEBEN! naguère métairie landaise si tranquille, à laquelle une main féminine, a, entre autres, su donner le cachet de plus original rendez vous. - Les serviteurs sont sur le pas de la porte, prêts à prendre les colis. "Bonsoir tout le monde" - Gaston à la mine réjouie des jeunes mariés, Marcel la trogne rouge imméritée des gens qui ne boivent pas. - "Les chevaux vont-ils bien? aussi bien que nous? - et vous, les hommes de vénèrie? Henri, le vieil Henri plus soucieux de la santé de ses chiens que de la sienne propre, et Fernand, le valet de timier, les mains toujours aux poches, quoi de nouveau? - Les chiens sont très bien, et j'ai eu connaissance, aujourd'hui de deux animaux dans la lande de MOUTAN" - "Deux, c'est trop, un seul suffira", et tandis que Jeanne l'accorte soubrette prépare de ses mains expertes et le sourire toujours aux lèvres, le traditionnel dîner composé de soles frites et de pommes de terre en robe de chambre (c'est Vendredi) accompagnés parfois de condiments épicés pour les estomacs délicats (Dieu sait s'il y en a à l'équipage) le patron et son enfant de chœur (je suis toujours tenté d'enlever l'h) vont jeter un regard sur le chenil: un bouton électrique brusquement tourné suspend dans leur rêverie du soir, prélude de leur

NB.: le Rallye Mellein s'est vu dans le coin du chevreuil, au coin de avenue 30 et chemin sauvet en "déplacement" à LUXEY (à 20 km. de Rochefort) minute par un de ses hauts mi-Labarrie propriétaire forestier; dont le rendez-vous de chasse était la ferme de "Douhében".

2

ardeur du lendemain, les vingt gaillards qui portent la livrée blanche et noire du gascon-saintongeais. La gent canine est bien éduquée et tous debout, grognant, souriant, frétilant de leur fouet élégant et vigoureux, ils viennent recevoir la caresse du maître. L'obscurité renaît, tout le monde rentre au banc.

Un coup de klaxon; le rendez vous est inondé des feux puissants des phares de la RENAULT, c'est ANTOINE qui descend en chantant (ne pleuvra-t-il pas demain ?) le teint frais et les lèvres gourmandes..... gourmandes, accompagné de Georges qui n'a pas craint de venir de Paris pour goûter les joies de ce qu'il espère ne pas être un buisson creux. Les deux cousins ne sont pas seuls; comme s'ils craignaient d'être mal venus s'ils arrivaient les mains vides, c'est la traditionnelle bouteille de Pinet Castillon suivie de quelques représentants des meilleurs crus du Médoc. L'eau de BOUHABEN n'est potable : c'est du moins ce qu'à déclaré un chimiste de COUTRAS, soudoyé par un marchand d'huile d'olive fabriquée avec des graines d'arachides. Mais, où est Alfred, le compagnon habituel d'Antoine ? Il manque à l'appel; officier de réserve ambitieux, disent ceux qui ne le connaissent pas, briguant les étoiles pour la prochaine guerre, il va tous les quinze jours suivre des cours à Paris, c'est du moins ce que croit sa famille, mais ses amis ? Quoi qu'il en soit, quels regrets provoquent cette absence mathématique !

Autre coup de klaxon, autre rayonnement de lumière, autre Simca, mais "une qui n'attend pas"; c'est le benjamin de la bande : bien déclaré : il arrive seul, échappé du bureau sous l'oeil "terrible" d'un grand père qui aime encore assez la chasse pour permettre à son petit fils de sécher de temps à autres le samedi : seul ? pas tout à fait cependant, car il a des compagnes, vous le devinez, ce sont plutôt des compagnons, ce sont même "des Chevalier" de tous âges, intransportables certains, mais toujours transportés, et puis, c'est tout ce soir. Aux dernières nouvelles le ménage Roger G... pouponne, Gérard W. prépare son prochain discours et Georges C. est dit-on en retraite, mais demain à la première heure, la fille du patron, retenue ce soir à Bordeaux, par ses devoirs mondains arrivera avec Jacques S. porteur, peut-être, d'un nouveau cadeau à l'équipage.

22 heures - la clochette de vache retentit, la soupe odorante roule sur la table, car elle roule vraiment, montée sur un chariot, n'y-t-il pas à l'équipage un ingénieur ingénieux, et dans la grande pièce illuminée, aux murs tapissés de souvenirs cynégétiques et de trophées de chasse, commence le dîner durant lequel sont évoqués les souvenirs de la semaine, et où l'on suppose les chances du lendemain, au coin de l'être où flamboient de gros morceaux de bois, devant la cheminée, qu'ornent, en ordre dispersé les boutons des équipages qui ont chassés dans la région, entre deux verres de Fine, on devise gaiement en attendant l'heure où tout le monde rentrera dans sa chambre, mais cette heure du coucher ne vient jamais, tant sont agréables les conversations auxquelles l'amitié donne tant de prix : de la discussion vient la lumière ! Pauvre BOUHABEN, tu resteras toujours dans les ténèbres (qui le croirait ?) puisqu'on ne discute jamais, on émet des idées, tout le monde est d'accord. Un acte énergique, un dernier verre

et au lit ; il est minuit passé.

SAMEDI MATIN 5 HEURES : Le patron et l'enfant de chœur sont debout, léger casse croute et tandis que Titi et Fernand enfourchent leurs bicyclettes, la Simca me transporte vers le champ de bataille en compagnie du limier ; et je vous le présente ce limier "Finette" type des petits chiens (Om25 de haut) sans race définie dont les paysans se servent pour chasser ....les poules des potagers; deux petites oreilles plates placées sur le haut du crâne, yeux sans malice, poil gros blanc et orange, fouet en trompette, rien du gascon-saintongeois; si Finette avait des mains et des poches, elle aurait toujours les unes dans les autres, comme son patron Fernand. Elle et moi arrivons à BATTARRIERE, distante de deux bonnes lieues de BOUHEBEN, en même temps que les deux cyclistes, mais "MOUTAN" est à deux kilomètres de là . - J'emprunte à la métairie un tas de ferrail le sur lequel je grimpe et par une piste cyclable, construite en remblai, d'où, par deux fois, j'ai failli dégringoler, nous arrivons à l'endroit où Fernand a rencontré hier ses deux animaux; la maison abandonnée de Moutan, un vrai désert; nous commençons notre quête et arrivons à l'endroit où Fernand a rencontré hier ses deux animaux, le limier n'accuse aucune voie ; celle d'hier était pourtant de bon temps ; ils sont entrés hier dans cette grande enceinte et s'ils n'en sont pas sortis, c'est qu'ils y sont encore : vérité de La Palisse ! Fernand, toujours les mains aux poches (excuse, il fait froid) inspecte les endroits où il y a un peu de revoir et aperçoit tout à coup un pied de retour ; il appelle Finette qui serait arrivée plus vite en marchant à reculons; elle hume les grandes bruyères et marche tranquillement sous l'oeil satisfait du valet de limier; rien dans son allure, dans ses façons, ne décèle la moindre joie de rencontrer une voie de la nuit; elle manifeste, paraît-il, par les oreilles et je n'ai pas fréquenté Finette assez longtemps pour remarquer la façon dont ses oreilles sont posées suivant ce qui se passe autour d'elle, sa démarche devient un peu moins lente, elle, si petite, disparaît sous les bruyères humectées de la rosée matinale, et, tout d'un coup, à vingt mètres, un bruissement : oh, la belle chèvre ! Finette la regarde partir sans mot dire, et presque au même instant un superbe brocard nous saute au nez, croisant la voie de la chèvre, le limier s'en aperçoit mais ne manifeste rien; elle reconnaît son travail terminé, secoue brusquement ses poils humides, et se couche tranquillement aux pieds de son maître. Nous sommes dans une immense lande, sans chemins, au milieu de hautes bruyères, d'où émergent çà & là quelques jeunes pins ; il s'agit de faire une brisée afin de se reconnaître au moment du découpler; j'ai précisément à la poche une lettre de mon ami Jean C. portant le bouton du vieil équipage de St Raphael. Je fais cette brisée nouveau genre en accrochant aux branches d'un jeune pin "Votre Bien dévoué Jean C" et vogue la galère ! Nous rentrons satisfaits : à BOUHABEN, on attend anxieusement notre retour ; à mon arrivée tout le monde est sur la porte essayant de lire sur mon visage avant que je ne parle; si j'avais été gascon ou saintongegis, j'aurais pu inventer une petite histoire qui eut mis à rude épreuve la patience de mes amis, mais par pitié pour eux, j'ai dit la vérité. Quelle explosion de joie !

4

Un léger vent du nord, petite gelée blanche, temps couvert, la voie doit être bonne. Un quart d'heure pour déjeuner rapidement ce que mes amis m'ont généreusement laissé, en tenue et à cheval; les dix couples s'ébranlent tandis que les échos de la forêt résonnent de la "sortie du chenil" et du "départ pour la chasse"; les chiens sont pleins d'entrains, et les veneurs donc ?

Au bout d'une heure et demie nous arrivons au rendez vous et j'aperçois à deux cents mètres ma brisée "Votre tout dévoué Jean C". Il s'agit d'attaquer le brocard qui a croisé la voie de la chèvre, je prends mes dispositions, ad hoc; les chiens sont découplés à bon escient, la réussite est complète : tafaut, c'est lancé, il est midi, le brocard tourne un instant dans son enceinte et prend son parti, quelques chiens se retardent sur la voie de la chèvre qu'on a croisée; o'coute à la tête, tout a rallié et chasse bien ensemble, quelle musique mes amis ! La fille du patron ramasse une bûche, peu importe ! Le brocard a gagné les grands bois qui lui sont familiers, longeant la route nationale, et file à grand train vers le nord; il quitte les fourrés et ruse sur les chemins foulés par les usagers de la forêt et les troupeaux de moutons, mais la voie est bonne et malgré quelques balancés, les chiens maintiennent bien leur animal, au bout de deux heures de telle menée nous arrivons à une grande passe, dite "route de Salle" bordée d'un côté par un gros fossé d'écoulement plein bord à bord, défaut; par mesure de précaution les chiens font une manoeuvre en arrière, le dernier vol-ce-l'est est au bord de l'eau, pas de pied de recul, il n'y a pas d'erreur notre animal fait l'eau, manoeuvre le long du ruisseau sans résultat, on allonge la manoeuvre dans les deux sens, et ce faisant les chiens font bondir un magnifique lièvre, sur lequel on arrête facilement, le défaut se prolonge; l'animal est-il dans leau ? la supposition est permise, mais peu probable car j'estime que l'animal n'a pas assez de chasse pour recourir à cette ruse, les chiens manquent-ils la voie ? la chose n'est guère possible, il y a du fourré partout, on allonge encore la manoeuvre vers le nord en descendant le courant et tout à coup à quinze cents mètres du défaut, un formidable coup de gorge de "Que mandeur" nous annonce la sortie de l'eau : quelle gaie fanfare ! Les visages qui commençaient à s'assombrir changent de mine, les cavaliers qui avaient mis pied à terre à la recherche du "vol-ce-l'est" sauveur sautent en selle, un bien-aller et on repart, l'animal gagne les fourrés et les semis de pins qui limitent au nord est la propriété de Sébastopol; la chasse ne marche plus très vite car le brocard a pris de l'avance, mais sans une fausse manoeuvre les chiens le maintiennent toujours; il file ensuite vers le sud et à l'air de vouloir revenir vers l'enceinte d'attaque; fort heureusement le train s'est encore ralenti, car nous arrivons dans un fort joli pays: la Lande du Couy ! si les habitués de l'allée des Acacias venaient faire un tour dans ces parages, ils seraient dégoutés à tout jamais de monter à cheval, pauvres montures ! Dans la bruyère haute de quatre vingts centimètres, donnant l'illusion de croître sur un terrain solide, enfoncés, jusqu'au ventre, les cavaliers à terre de gré ou de force .... sauf un "Trait d'Esprit" couché sur le flanc, Michel L. tombera, tombera pas; cet enflammé ne descendra pas ! il est vrai que son pur sang porte le nom de "Hérisson" et qu'un cataplasme tient facilement sur un animal de cet acabit.

5

Mauvais passage comme plaisir d'amour, ne dure qu'un instant, le brocard a attendu et les chiens le bousculent ferme à travers les semis et la lande; j'entends tout à coup une voix familière qui cris : "Papa, je suis dans les fils de fer". Un bien-aller o'coute à "Roncevaux"; quel train, mes amis, à partir de ce moment là ! Puis le chevreuil prend un chemin de bordure de grands pins qui séparent deux landes, dont celle du levant est complètement dénudée, bout de voie, debout sur les étriers, nous apercevons à notre gauche à mille mètres de là, notre brocard aux écoutes, magnifique, il se grandit terriblement et part en faisant des bonds fantastiques ce qui arrache à Michel L. cette réflexion "en voilà un qui n'est pas encore pris" - je lui réplique : "peut-être" - Les chiens ont pris le coupé sans perdre de temps et c'est vraiment un spectacle féérique que de débaucher .... le dernier déboucher .... le chevreuil a quitté la lande pour rentrer en forêt et presque aussitôt retentit la fangare de l'ahhali ; il est tombé mort devant les chiens; "l'opinion" de Michel L. ne valait pas.- Il est 5 heures, la nuit va venir, vite on prépare la curée : pendant ce temps Antoine pâlit, prêt à tomber dans les pommes - une gourde ? Un verre de cognac remet tout en ordre; tout le monde a envie de pâlir. Les honneurs à Georges P. cet excellent ami, le voyage de Paris, valait bien cela.

Mais où sommes nous ? Le plus qualifié d'entre nous l'ignore et pour rien au monde ne veut coucher sur les lieux de la victoire; des travailleurs de la forêt rencontrés un peu plus loin nous annoncent que nous sommes "aux Abeilleys"; cela ne dit rien à personne; tous les chemins vont du sud au nord; il n'y a qu'à filer dans la direction nord; ce qui arrache de temps à autre à notre ami Michel L. ce cri "mais vous nous menez à SORE", réponse - tant mieux, ce sera plus drôle", et je sonne la retraite prise, nous arrivons enfin, après un petit temps de trot, dans un pays qui nous est familier "Gaillarde" d'où nous gagnons gaiement "Bouhaben" qui nous semble plus accueillant encore que d'habitude. A peine descendus de cheval nous sommes tous réunis dans la salle à manger et avant de nous changer, le croiriez vous, voilez vous la face, ô gens à l'estomac délicat, nous buvons un formidable "chabrot" que tous, sans en excepter Antoine, avons trouvé exquis; il tombait tellement profond que nous n'avons compris jamais mieux que ce jour là l'expression "avoir l'estomac sous les talons".- L'équipage rentre peu de temps après, au complet; au ratelier, au baquet, comme à table, tout le monde s'est bien comporté ; inutile d'ajouter que les bouteilles ont eu tort. Et quelle bonne nuit !

DIEU - SAINT HUBERT - DAMES .